Robert DION, Andrée MERCIER, dirs, *La Construction du contemporain. Discours et pratiques du narratif au Québec et en France depuis 1980*

Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, coll. Espace littéraire, 2019, 416 pages

Alexandre Eyries

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22049>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.22049

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 389-390

ISBN : 9782814305632

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandre Eyries, « Robert DION, Andrée MERCIER, dirs, *La Construction du contemporain. Discours et pratiques du narratif au Québec et en France depuis 1980* », *Questions de communication* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 20 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22049> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22049>

l'application du modèle riceurien se trouve désormais dans l'impossibilité de mettre en œuvre la refiguration qui clôt la représentation de l'action dans le temps (« mimésis 3 », p. 139). Aussi les récits médiatiques sont-ils dominés par l'éclatement et imposent une consommation « réticulaire », selon l'expression empruntée à Marc Lits. La discussion pourrait s'engager sur ce point : les réseaux diffractent de fait la représentation du temps autant qu'ils la reconstruisent autour de points de vue fortement homogènes, selon ces « bulles de filtres » qui agissent à leur façon sur la sélection de l'événement. À tel point que la catégorie de l'actualité, comme événement collectivement partagé, semble reculer devant celle de l'actualisation, qui individualise la réception et fait du présent un temps qui n'est qu'à moi. Par ailleurs, la promesse de flux qui accompagne l'information en ligne cohabite de façon énigmatique avec l'emprise de l'archive (tout se conserve dans les contenus numériques), et le « présent du passé » semble y trouver de nouvelles ressources. Autant d'éléments qui devraient amener les lecteurs de cet ouvrage à poursuivre l'analyse, armés grâce à lui de jalons précieux pour penser en sémioticiens les régimes médiatiques de la temporalité.

Adeline Wrona

Gripic, Sorbonne Université, F-75005
adeline.wrona[at]sorbonne-universite.fr

Théories, méthodes

Robert DION et Andrée MERCIER, dirs, *La construction du contemporain. Discours et pratiques du narratif au Québec et en France depuis 1980*

Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, coll. Espace littéraire, 2019, 416 pages

Depuis une trentaine d'années en France et dans le monde, on a assisté à un phénomène de retour en grâce de la narration dans la plupart des champs de l'activité humaine, qu'il s'agisse de la littérature au premier chef, du journalisme, du cinéma, de la télévision, mais aussi de façon plus surprenante, du *marketing* et de la publicité – l'essor du *storytelling* en constitue un témoignage saisissant – mais aussi de la politique. La plasticité du récit, son caractère universel, international, transculturel et transhistorique (comme le soulignait Roland Barthes en son temps dans « Introduction à l'analyse structurale du récit », *Communications*, 8, 1966, pp. 1-27) expliquent en grande partie le succès de la narration dans notre histoire moderne et contemporaine.

Robert Dion et Andrée Mercier s'attaquent à une problématique des plus intéressantes, celle du contemporain, aussi bien du point de vue du discours

critique qui le définit que des pratiques littéraires qui s'y rattachent, en prenant pour objet le discours narratif qui s'est déployé en France et au Québec depuis les années 1980. Autant dire que l'empan de cet ouvrage collectif est vaste. Dans l'introduction de l'ouvrage (pp. 11-28), ils rappellent le propos de Roland Barthes en 1977 sur son indifférence par rapport à son statut de penseur moderne et soulignent, à juste titre, que de nos jours, la préoccupation centrale à notre époque s'est beaucoup éloignée de la posture barthesienne : « Être contemporain, en revanche, ce n'est pas privilégier telle ou telle esthétique, telle ou telle théorie littéraire ou artistique, mais c'est, au premier chef et pour le moins, être de son temps (ou en avance sur lui), être pertinent, produire une œuvre qui puisse être reçue parmi l'ensemble des œuvres qui constituent le cœur vivant de l'activité culturelle de la période la plus actuelle » (p. 11). Le fait d'être contemporain et la question de la contemporanéité constituent à la fois une convention sociale et une construction discursive qui demandent l'une et l'autre à être analysées en profondeur.

Robert Dion et Andrée Mercier illustrent assez bien la plasticité et la volatilité de l'expression « contemporain » qui échappe à toute saisie et à toute forme de définition généralisante. Le contemporain est un terme de plus, venant coexister et cohabiter avec les expressions « extrême contemporain », « moderne », « postmoderne », « surmoderne » et « actuel ». S'appuyant sur une définition de Giorgio Agamben, les deux codirecteurs de la publication rappellent que l'homme qui appartient véritablement à son temps, le vrai contemporain, est celui qui ne coïncide pas parfaitement avec lui ni n'adhère à ses attentes et se définit d'une certaine manière comme inactuel, mais paradoxalement mieux armé pour saisir son temps et ses circonvolutions : « Agamben rappelle ici le caractère de non-contemporanéité du contemporain, qui fait cohabiter des strates temporelles diverses, non pas bien empilées mais bouleversées, et situe la lucidité du créateur dans la conscience claire de cette hétérogénéité temporelle, dans sa capacité d'y puiser pour se garder relativement à l'écart de la couche de surface » (p. 15). La question de la contemporanéité des pratiques littéraires donne lieu à quelques morceaux de bravoure rhétoriques et à des déclarations pour le moins provocatrices, comme celle de Philippe Sollers qui en 1980 : « c'est devenu académique, l'avant-garde, vous comprenez » (Sollers, 1980, p. 21).

Dans le premier chapitre (pp. 31-60), Frances Fortier et Anne-Marie Clément écrivent justement : « entre le déclin proclamé par la critique et la résistance plus ou moins désabusée des écrivains, la littérature au présent semble

ne pouvoir perdurer que sur un mode désenchanté. La prégnance du discours de la perte interdit, on pourrait le croire, toute appréciation enthousiaste de la vitalité du littéraire, et plus particulièrement du roman, comme si, par l'effet pervers d'un chiasme inabouti, on avait préféré décréter la précarité de la littérature lors même qu'elle s'échine à témoigner de la précarité du présent » (p. 31). Cette dimension déploratoire coïncide avec la disparition d'un modèle, le grand écrivain ou « *grantécrivain* » sur lequel la littérature francophone s'est appuyée pendant fort longtemps, en même temps que la figure de l'écrivain autodidacte aux milles vies professionnelles préalables à tout projet d'écriture littéraire qu'elles vont venir nourrir et informer.

Isolant un moment de bascule dans la littérature québécoise comme dans la littérature française au début des années 1980, les principaux commentateurs perçoivent un retour en grâce du récit en littérature à cette période précise, période qu'Andrée Mercier analyse avec pertinence dans le chapitre 3 (pp. 85-108) : « Les exemples d'auteurs qui, comme Alain Robbe-Grillet et Philippe Sollers, ont renoué avec une forme de narration plus lisible intéressent donc beaucoup, puisqu'ils obligent à se détacher d'une stricte logique d'écart générationnel et permettent de montrer qu'"au lieu de récuser les codes de la représentation comme dans les années 1960, le romancier cherche à les pervertir en les faisant jouer les uns comme les autres (Rabaté, 1998, p. 103). Le récit contemporain tiendrait donc une part de sa valeur de cette conscience moderne, dégagée toutefois de substrats idéologiques trop affirmés et exclusifs » (p. 88).

En France, dans les années 2000, l'attribution du prix Goncourt à Pascal Quignard pour le remarquable *Les Ombres errantes*, premier tome d'une longue série intitulé *Dernier royaume* et qui se compose d'une succession d'aphorismes, de courtes pensées et réflexions juxtaposées, sans liant ni cohérence et cohésion textuelle a provoqué beaucoup de remous. Cela manifeste indirectement un retour en grâce de l'écriture romanesque et une volonté de lire et de voir publier des romans plus romanesques, comme ceux que l'on appelle communément des « *page turners* », des romans que l'on prend plaisir à dévorer; pris que l'on est dans la dynamique romanesque et dans le souffle de l'intrigue. Cependant, et Andrée Mercier le donne à voir avec clairvoyance, « si le règne du narratif s'exerce aussi bien en France qu'au Québec, c'est donc avec le roman mais aussi sans lui, car si la production romanesque domine sans conteste le champ littéraire, elle ne saurait recouvrir pour autant tous les possibles narratifs ni assouvir à elle seule le désir du récit » (p. 108).

Dans le dixième et dernier chapitre (pp. 317-356) Robert Dion s'intéresse aux œuvres romanesques qui s'attachent à explorer les zones d'ombre de l'Histoire comme celles d'Annie Ernaux, de Pierre Bergounioux, de Pierre Michon, de Michel Quint dans *Effroyables jardins*, à en fouiller les non-dits et l'implicite, très souvent à la faveur de fresques dépeignant la vie d'une famille à travers l'histoire d'une société et d'un pays : « il apparaît au total que, pour l'auteur contemporain, le problème se situe précisément dans l'élaboration d'une manière inédite de répondre aux insistantes questions que soulèvent l'histoire et la mémoire (collectives et personnelles) en ne renonçant ni aux lumières que recèlent les procédés traditionnels de la fiction, ni aux gains qu'a permis l'intégration des modèles historiques. C'est ainsi que les œuvres actuelles peuvent parvenir à élaborer une rhétorique spécifique forte, qui laisse résonner les harmoniques de la conjoncture, du possible, et qui, en même temps, fasse entendre le grondement des circonstances réelles telles que les circonscrivent et les conservent le témoignage oral ou la trace écrite » (p. 356).

Dans la conclusion de l'ouvrage (pp. 357-374), les deux codirecteurs rappellent que, pour eux, le contemporain coïncide avec des « pratiques, des questions, des valeurs et des explorations spécifiques sans pour autant échapper à sa signification première, celle d'un "maintenant" voué à disparaître au profit d'un nouveau présent. Dès lors, si on ne peut douter que la cohérence des deux sens du terme obligera bientôt à leur substituer de nouveaux synonymes dans un sens ou dans l'autre (actuel, extrême contemporain, post contemporain ?), il n'en demeure pas moins que la force du contemporain est de nous inviter, encore et toujours, à penser le rôle et les moyens de la littérature » (p. 374). Un livre sur le contemporain, qui n'en finira pas – à n'en pas douter – de questionner et de ravir les amateurs de littérature et toutes celles et ceux qui souhaitent poser sur leur monde et la temporalité un regard critique construit.

Alexandre Eyries

Cimeos, université de Bourgogne Franche-Comté,

F-25000

alex.eyries[at]yahoo.fr

Tim Ingold, *L'Anthropologie comme éducation*

Postface d'Yves Citton, trad. de l'anglais par Maryline Pinton, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Paideia, 2018, 122 pages

Tim Ingold est un anthropologue réputé dont l'œuvre originale, selon la postface d'Yves Citton, peut inspirer « aussi bien les littéraires, les artistes, les philosophes, les